

Écrits mariverains 2022



Page couverture : Œuvre de Mona Thivierge :

« Petite nyctale aux aguets »

Proclamée « **Prix du jury** » lors de l'exposition collective Perceptions 2021

ISBN-978-2-9810768-4-7

TABLE DES MATIÈRES

LA ROBE ROUGE	7
SAINTE-MARIE – INONDATION 2019.....	10
LA MAISON DE MON ENFANCE	12
UNE MAUVAISE HABITUDE	14
RIEN NE SE PERD	19
ANTIACIDE	20
S’ABREUVER À LA SOURCE MÊME DE CE QUI EST DOUX	24
NEW YORK : LE 11 SEPTEMBRE 2001.....	26
ÉMILIE JOLIE	28
LE DÉPART DE MON FRÈRE.....	29
LE DEUIL DES VIVANTS	36
LES BRUITS DE MON SILENCE	37
PARCOURS.....	37
RÉMINISCENCES	38
BRIBES DE BRUITS, DANS LE DÉSORDRE	40
PLÉNITUDE	42

LA ROBE ROUGE

Par un samedi matin terne de septembre, beaucoup trop froid pour une fin d'été, Laëlva nonchalamment se leva de son lit trop douillet, qui l'avalait la veille, vannée d'une semaine envahissante de tâches, de va-et-vient variables. Elle poussa du pied sa valise qu'elle va vider et valider plus tard, si elle doit être rangée ou si, par un revirement, elle va utiliser dans un avenir avancé. Devant sa vanité, sur le bord de son lavabo, elle se regarda dans le reflet du valoir de son état réel. Après sa soirée au spectacle de Van Halen et son retour évacué dans un van, il lui sembla qu'un café très corsé, style *Van Houtte* expresso, saurait valoriser mieux son être. Elle avait besoin de vacances.

Évachée sur les valeurs du marché de son journal, sans intérêt pour ce moment présent, en vapotant les vapeurs vanillées de son liquide revitalisant et avalant un baklava, son regard s'évada sur une vague impression de déjà-vu auparavant, dans une revue *Vintage*, avantageant les *plus-values* féminines.

Dans cette ambiance ambivalente, sans autre variable que les nuances grisâtres, la valse du rouge vaporeux sur cette page d'un valeureux blanc gris, était vachement extravagante.

Soudainement, dans un déhanchement style *Bossa Nova*, se faufilant entre un vase et sa diva, la belle Chativa, qui trouvait que sa dévouée ne s'en occupait pas assez à son goût, surtout lorsqu'elle esquiva les caresses désirées quand elle laissa valser l'ampleur de sa toison sur le varia étalé. Perdue dans ses pensées Laëlva servit à sa petite chatte un plat de thon rouge bien frais. À la vision de ce mets non sollicité, sans hésiter elle saliva. Et quand l'appétit va tout va, elle oublia pourquoi elle s'était pavanée.

Pendant ce temps Laëlva éprouva le désir d'aller voir sur place l'objet de l'article qui de nouveau la motiva.

Elle enfila un jeans décoloré lavé trop souvent, un chemisier de coton indien froissé et des espadrilles trouées. Elle suréleva sa vaste chevelure ébène et l'embrocha d'un pic sans grande valeur.

Revue de son festin, Chativa s'abreuva et sans vacarme, se vautre sur le lit et s'y évanouit.

Au même moment, après quelques transferts de métro, à valider chaque fois son laisser-passer, Laëlva arriva devant la boutique convoitée sur ce grand boulevard.

À la vue de la devanture, elle se demanda si cela valait ce qui l'activa, espérant y voir sur un valet en valorisation, la robe rouge.

Elle ouvrit doucement la lourde porte qui vacilla sur ses gonds avec un léger et fin grincement de Stradivarius.

L'éclairage timide et feutré surprit la vasque de ses pupilles subitement dilatées.

Sans cavalier, elle contourna avalanches de cravates et souliers variés, se disant qu'aucun danger que cet endroit ne soit vandalisé et dévalisé.

Avec son allure vagabonde, elle esquiva le regard d'une autre cliente à la silhouette préconçue et impersonnelle d'un avatar, et arriva enfin devant un comptoir où elle présenta l'encart du journal qui la sortit des vapes.

La demoiselle filiforme prénommée Valentine l'approuva d'un sourire. Elle devança Laëlva qui la suivit, se dirigea vers une issue dérobée et l'invita à s'y introduire. À sa grande surprise, elle ne s'en entrava pas.

La porte se referma derrière elle, pour se confondre dans le décor éblouissant. À l'intérieur de ce cube miroitant de partout, plancher et plafond inclus, elle aperçut une chaise et une petite table ronde de verre taillé sur laquelle une boîte blanche était placée. Laëlva laissa tomber son sac à bandoulière par terre. S'assied sur la minuscule chaise, s'empara de la boîte, empressée de découvrir son contenu.

Dès son ouverture, sa vue fut émerveillée par le rouge intense de la robe qui l'avait séduite sur son journal quotidien du matin.

À son grand étonnement, lorsqu'elle la sortit de son contenant, au lieu de la robe de star des années 50, elle tenait entre ses doigts tremblants une grande pièce de tissu d'une douceur et d'une souplesse incroyables, comportant quelques ouvertures adroitement dissimulées.

À partir de cet instant, Laëlva oublia où elle se situait. Elle retira ses vêtements pour ne conserver que ceux du dessous, pas très affriolants mais satisfaisants et glissa les autres dans son fourre-tout.

Elle empoigna le tissu rouge qui virevolta dans l'air tel la cape d'un toréador et l'enroula autour de ses épaules, puis de son torse. Comme une ballerine, elle se mit à danser dans la pièce, faisant courbettes, arabesques et pointes sur ses bouts de pieds, ses pieds nus qu'elle coiffait étant jeune des chaussures trop grandes de ses tantes alors qu'euphoriquement elle se paraît de taffetas brodés de perles et de dentelles que sa mère utilisait pour confectionner des robes de mariées et de duchesses.

Laissant libre cours à ses mouvements ondulés, passant d'une salsa épicée à un slow enlacé, le rouge tissu tourbillonnant aux rythmes de ses souvenirs et de ses émotions finit par se dérober, pour la laisser en face-à-face avec elle. Elle lui sourit.

La magie fit son œuvre. Elle remit ses vêtements. Déposa délicatement la robe rouge dans la boîte et la porte s'ouvrit.

Elle en sortit ravie. Le rêve l'avait libéré. Alors qu'avant elle se déroba de son identité.

Elle acheta la robe rouge qu'elle conservera pour se rappeler. Qu'elle ressortira pour mieux respirer. Pour revoir son merveilleux sourire.

Elle retrouva le comptoir et la commis et lui remit le colis.

Avec un soin minutieux, la valeureuse Valentine replaça, dans son écrin cartonné blanc perle, le précieux canevas de fins fils rouge rubis et l'enrubanna de dentelle pour l'enjoliver. Elle le déposa sur les mains vacillantes de Laëlva.

Et au cours de ce mystérieux moment, hormis le "va" de Laëlva, aucune autre ne s'y trouva. Elle s'échappa aussi de ce charivari.

Ce récit de vague à l'âme, m'a été inspiré par celui que j'ai vécu, il y a 10 ans, après une année difficile de ma vie.

Lors d'un colloque d'une fin de semaine à Montréal, je déambulais de boutique en boutique, sur la rue Sainte Catherine, quand soudainement dans l'une d'entre elles, mon regard s'est figé sur un chemisier...noir, alors que je souhaitais m'en éloigner. Je suis entrée dans la salle d'essayage aux miroirs mur à mur. Je fus prise au piège à enfiler le chemisier. Je voyais mon image à l'infini se refléter de tous les côtés.

Je me suis perdue dans mes pensées et mes souvenirs, ceux de Laëlva, sans me soucier du temps que j'y ai passé. J'ai uniquement vécu le moment présent.

Et...je me suis souri. J'ai acheté le chemisier d'un tissu d'une douceur incroyable et d'une délicate transparence, celle de mon âme.

Guylène Couette

SAINTE-MARIE – INONDATION 2019

Les saisons ont passé

Trois ans plus tard, la vie a repris son cours et la rivière suit le sien.

Nous venons de sortir d'une période de pandémie, accompagnée de restrictions en dents de scie, qui nous ont privés, à bien des égards, des plaisirs de la vie en société et en famille. Ces contraintes sont enfin retirées et nous pouvons, une fois de plus, passer à autre chose.

La COVID-19 est apparue moins d'un an après l'inondation majeure du 20 avril 2019 qui avait durement frappé d'autres régions du Québec, en plus de la nôtre. Les gens étaient encore sous le choc devant l'ampleur des événements alors que 213 maisons avaient été démolies cette année-là.

Quelques personnes subiront à leur tour, en 2022, l'épreuve de la démolition : trois résidences familiales ainsi que quelques entreprises qui se sont relocalisées ailleurs dans Sainte-Marie.

Soumises à un régime sec depuis l'automne, les pelles mécaniques n'attendent que le signal de départ pour se mettre à l'œuvre. Une surprise les attend toutefois en 2022 puisqu'elles n'auront pas droit au festin gargantuesque des deux années précédentes.

Les terrains, dégarnis de leurs parures, ont laissé libre cours à la nature qui s'est allègrement étendue en s'appropriant de nouveaux espaces dans les secteurs touchés par la vague de démolitions. Ces espaces verts juvéniles, légèrement délinquants, se sont toutefois fait rappeler à l'ordre à la première tonte. Fini le laisser-aller ! Maintenant, les promeneurs qui déambulent dans les rues peuvent presque dire que ce paysage urbain commence à leur être familier après trois ans et demi de démolitions.

Qu'en est-il des gens qui ont refait leur nid ailleurs? Le souvenir de leur ancien port d'attache, bien qu'encore présent, s'est peu à peu estompé et a fait place à de nouvelles habitudes associées à leur nouveau logis, un nouveau quartier et parfois à une nouvelle ville.

Dame Nature n'a pas fait de siennes, ou si peu, depuis 2019. Cette clémence est appréciée après ce qu'elle avait déclenché ce mois d'avril-là. Mais est-elle vraiment consciente des dégâts irrémédiables causés par son excès d'humeur printanière ? Elle ne suit pas de règles établies, c'est sa nature propre d'être ainsi avec ses hauts et ses bas. Imprévisible, oui elle l'est. Il nous faut prévenir et nous adapter.

Ce n'est pas de l'excuser que de parler ainsi, c'est plutôt comprendre que les éléments ne sont pas dotés de réflexion. Ils n'ont ni remords ni l'intention de faire du mal, ils existent, un point c'est tout.

Les premiers colons à s'établir le long de la rivière Chaudière, il y a plus de 275 ans, n'avaient pas à se poser cette question. Les besoins de base, essentiels à leur subsistance, ne les éloignaient pas de la rivière dont ils étaient tributaires.

Que dirait ce marchand français de Québec, le premier seigneur de la région, Thomas-Jacques Taschereau, à qui la seigneurie fut concédée en 1736 en voyant ce qui est arrivé à la métairie qu'il avait établie à Sainte-Marie ?

Il ne devrait pourtant pas en être surpris puisque lui-même et ses colons ont vécu des inondations, dès les premiers printemps, qui leur firent perdre les précieuses récoltes de l'année précédente.

L'homme se laissait et se laisse encore distraire par la beauté des lieux, sans se préoccuper de ce qui surviendra dans 10, 20 ou 100 ans. Il n'anticipait pas alors les catastrophes. C'était normal dans ce temps-là, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui.

Le visage de Sainte-Marie a changé, il se transforme graduellement et il lui faudra encore du temps avant d'atteindre sa maturité. Tel un adolescent, notre ville n'a pas le choix de traverser des périodes ingrates. Malgré les pertes, malgré les souffrances morales, elle est entre bonnes mains. Du simple citoyen aux décideurs de tous niveaux, des femmes et des hommes s'occupent d'elle et se penchent sur son avenir.

La rivière suit son cours et notre ville suit le sien.

Francine Lachance

LA MAISON DE MON ENFANCE

La maison de mon enfance possédait deux étages, elle était grande et accueillante. Des volets peints en bleu se découpaient sur des clins de bois blanc. Pour moi, elle était pleine de cachettes et de recoins où l'on pouvait inventer mille et un jeux. À l'avant du terrain, une clôture en fer forgé nous protégeait du monde extérieur. Deux grands érables, l'un à gauche, l'autre à droite rivalisaient de hauteur et d'ampleur. Une galerie grée de grosses berceuses donnait accès à la porte avant. Une porte double avec du verre givré. Une fois à l'intérieur, se trouvait le banc de quêtoux, le miroir, les crochets pour les chapeaux. Sur la gauche, le bureau de mon père avec le téléphone, à droite, juste à côté de l'escalier, le salon avec le piano, le divan et les photos officielles.

À gauche, la salle des enfants, notre royaume. Au fond, à gauche, la cuisine, celui de ma mère. À l'extrême droite, la salle à manger, séparée du salon par des portes coulissantes. Une grande table, huit chaises, autant que de membres de ma famille, plus une pour la bonne. J'étais le quatrième enfant, avec un frère plus jeune. Nous formions à nous deux ce groupe compact et uni qu'on appelait *les petits gars*. Trois sœurs nous précédaient. Ma mère demeurait à la maison, mon père prenait l'autobus tous les matins à huit heures et vingt et aller travailler en ville. Il était avocat.

À l'étage, quatre chambres et une salle bain. Une chambre pour mes parents, une autre pour mes deux sœurs les plus âgées, une pour les petits gars et la plus petite pour ma troisième sœur. Au bout du corridor, il y avait un tout petit solarium qui donnait sur un minuscule balcon. C'était plein de vitres, on pouvait y jouer même quand il pleuvait dehors. Le vingt-quatre juin, sur le balcon, à la Saint-Jean on regardait les feux d'artifice au loin.

La dernière pièce de l'étage était une salle de bains. Il y avait en effet un bain dans lequel nous passions à chacun son tour, le samedi soir.

Au fond de la cour, il y avait une ancienne écurie transformée en garage. Au rez-de-chaussée, mon père y remisait son automobile pendant la semaine. Le grenier était habité par des fées et des pirates, des ogres et des lutins, été comme hiver. Il y avait un endroit où mon père avait élevé des poules pondeuses quelques années auparavant. Un petit potager, des fleurs, quelques arbres fruitiers et une entrée asphaltée complétaient notre univers.

Au sous-sol de la maison, on retrouvait, au pied de l'escalier, un tableau noir et des craies, un petit atelier, la chambre de la fournaise, une remise et plein d'endroits où notre chatte revenait avec une souris dans la gueule. Les fondations étaient de pierre, une porte donnait sur la cour arrière. En hiver, cette sortie prenait toute son importance. Elle nous permettait de chausser nos patins au chaud et de sortir, par la suite, directement au niveau de la patinoire et d'éviter les escaliers. En effet, tous les hivers, mon père aménageait une patinoire. Il sortait le boyau d'arrosage, remplissait un quart de 45 gallons et le renversait d'un seul coup de façon à faire une glace parfaite. Il s'en donnait du mal, mais pour nous c'était le bonheur!

En été, nous construisions des navires sur le terrain à côté du garage. À l'aide de caisses de bois empilées, nous imaginions des aventures dans les mers lointaines. « Ennemis à bâbord, préparez la prochaine bordée, pas de quartier, à l'abordage ». Nous passions ainsi des heures à flotter dans un monde imaginaire. Nos nombreux voisins participaient à nos jeux. Notre cour était le rendez-vous naturel du coin. Les Sanfaçon et nos cousins Beaudet étaient les plus assidus, il y avait aussi les Hamel, les Poirier et les Veilleux. Parfois même, nous avions la visite des Babin. Bien qu'ils ne demeuraient qu'à quatre ou cinq maisons de la nôtre, ils avaient l'air de venir d'ailleurs. Ils n'étaient pas habillés comme nous, ils ne parlaient pas comme nous, ils n'agissaient pas comme nous. Leur père était un intellectuel, il enseignait la philosophie à l'Université. Il lisait couramment le grec, le sanscrit et l'hébreu. Il n'avait même pas d'automobile. Les filles passaient leur temps dans les jupes de leur mère. Mais, quand ils en obtenaient la permission, les Babin faisaient d'excellents marins, l'espace d'une attaque en Mer de Chine.

Le même terrain se transformait en terrain de balle à l'occasion. Nous jouions à la main noire. Nous apprenions à frapper des balles, lancer des prises, être retirés au bâton, tuer un joueur en le touchant avec la balle. Inévitablement des conflits éclataient. « Tu ne m'as pas touché, c'était une prise, tu es mort. » Pas d'arbitre, c'était aux plus vieux à trouver une solution. Parfois ma mère devait sortir et renvoyer tous les joueurs à leurs maisons respectives. Le lendemain, les conflits étaient oubliés et nous étions prêts à entreprendre une nouvelle partie.

La maison de mon enfance était une maison heureuse.

Raymond Beaudet

UNE MAUVAISE HABITUDE

À Québec où je demeurais dans les années 50, ailleurs en région et même partout dans le monde, commencer à fumer c'était « devenir un homme ».

Chez nous, papa nous envoyait régulièrement à l'épicerie Lachance, au coin de la rue, pour lui acheter des cigarettes *Buckingham*, car il en grillait deux à trois paquets par jour; cependant, maman n'avait jamais fumé et elle nous encourageait à ne pas acquérir cette mauvaise habitude.

« Fumer, ça coûte cher, disait-elle, et ce n'est pas bon pour la santé. Si vous ne fumez pas, à l'âge de 21 ans, vous allez avoir économisé assez d'argent pour vous acheter un char neuf ».

Un bel exemple

Maurice, le plus vieux des gars, n'avait jamais commencé à fumer et cet exemple fut suivi par Roger, d'un an mon aîné. En ce qui me concerne, je me disais que si un jour je fumais, ce ne serait pas la cigarette, mais la pipe. Je trouvais original et même gracieux, le mouvement d'un individu plongeant sa pipe dans une blague à tabac, foulant celui-ci de son pouce et tirant ensuite quelques pipées après y avoir approché la flamme d'une allumette. Aucune comparaison avec la cigarette, dont le tabac, compacté à l'intérieur d'une bande de papier, se transforme rapidement en un bout de cendre fragile et pendouillant, prêt à polluer l'environnement immédiat. Et que dire des mégots éparpillés un peu partout sur le sol, surtout ceux munis d'un bout filtre jauni qui tardaient à se désagréger. Non, si je décidais un jour de fumer, ce serait la pipe.

Une visite au Paradis

Pourtant, un événement survenu alors que j'avais environ huit ans aurait pu entraîner des répercussions importantes dans nos vies. En effet, un jour que mon jeune frère Pierre et moi accompagnions notre père pour des commissions, ce dernier arrêta chez *Paradis les pipes*, une manufacture de pipes à fumer, située sur la rue St-Bernard, près de chez nous à St-Malo. Le propriétaire venait régulièrement au garage de mon père pour l'entretien de son Buick 53 de couleur vert bouteille et il lui avait lancé une invitation pour aller visiter son entreprise. Avec fierté, monsieur Paradis s'empressa de nous faire effectuer une visite de son commerce, ce qui intéressait papa et piquait notre curiosité. Des pipes, on en a vu des tonnes. Des droites, des croches, des brunes, des jaunes avec des nuances de brun et un bout noir aplati, des longues avec un fourneau proportionné, etc. Dans une pièce adjacente, des morceaux de pipes, en processus de production, attendaient l'assemblage final et l'étape de teinture pour

ensuite être exposées. Soudain, dans un étalage particulier, on remarqua une série de pipes miniatures, comme si elles avaient été fabriquées pour des enfants.

-Oh! Regarde les belles petites pipes, dis-je à Pierre, sans tenir compte de la présence des adultes près de nous. Ce serait le fun d'en avoir chacun une.

Ma remarque provoqua un regard de papa vers monsieur Paradis, mais aucune parole ne fut échangée. Puis, nous sommes revenus à la maison, en rêvant à simuler des séances de fumage imaginaires.

Un cadeau pipé

Quelques jours plus tard, alors que monsieur Paradis était passé au garage pour payer une facture, papa entra dîner avec une petite boîte.

-Tiens les gars, un petit cadeau pour vous autres.

Pierre et moi, on se précipita sur le colis qu'on ouvrit en un tournemain. Il y avait à l'intérieur deux petites pipes semblables à celles qu'on avait vues en étalage chez *Paradis les pipes*.

On ne sait pas si c'est monsieur Paradis qui les avait offertes gratuitement à papa ou si c'est ce dernier qui les avait achetées, mais nous étions comblés. Pierre et moi, on examinait notre pipe sous tous ses angles, on la caressait, l'admirait. Puis, timidement, chacun porta son extrémité à sa bouche et simultanément en se lançant un regard complice, nous avons aspiré. Contre toute attente, l'air y circulait. C'était une pipe comme celle des adultes. Quelle joie! Pendant une bonne partie de la journée, nous avons joué, la pipe au bec, la retirant uniquement pour parler, comme le faisaient les grands. Cette magie dura quelques jours, puis l'intérêt s'amenuisa quelque peu.

Un coup fumant

Un jour mon oncle Léo, le jeune frère de maman et son épouse Yvonne, une fumeuse invétérée, vinrent nous visiter. Plutôt coquin, ce couple qui n'avait pas eu d'enfants, traînait la réputation de jouer des tours. Si mon oncle réussissait un bon coup, il se plaisait à raconter son subterfuge et se mettait à rire avec éclats, de façon saccadée, en gardant la gorge serrée. Cette fois-là, il trouvait comique de voir Pierre circuler avec sa pipe.

-À tire-tu ben ta pipe?

Aussitôt, Pierre aspira l'air qui s'infiltrait dans le fourneau, ce qui amusa mon oncle et ma tante Yvonne qui s'était jointe à nous. Puis profitant du moment où papa était allé répondre à un client et que maman était descendue chercher des conserves à la cave, ma tante s'adressa directement à Pierre.

-Psitt...Pierre. Viens *icitte*.

Ce dernier se demandait bien ce que ma tante lui voulait. Il hésitait.

-Viens *icitte*, répéta-t-elle avec insistance. Montre-*moé* ta pipe.

Ma tante avait constaté que l'ouverture de la pipe correspondait au diamètre de la cigarette qu'elle avait presque achevée. Elle saisit donc dans ses mains le mégot qu'elle s'apprêtait à déposer dans le cendrier et l'introduisit dans le fourneau de la pipe miniature.

-Vas-y maintenant, tire, ça va faire de la boucane.

J'observai la scène avec circonspection. Pierre tira deux ou trois bouffées successives, de peur que la cigarette ne s'éteigne. Voyant la fumée suivre le mouvement de l'air, il redoubla d'ardeur.

-Ça y est. Tu l'as. Lâche pas, dit Léo, tout en retenant ses éclats de rire.

Encouragé par notre oncle, et voyant la fumée se promener, mon jeune frère multiplia les inhalations. Puis, il se mit à tousser et son visage devint vert. On aurait dit que la boucane lui sortait par les oreilles. Mon oncle était plié en quatre. Il riait à se tordre les boyaux. Mais l'habitude qu'il avait à se serrer la gorge lorsqu'il riait s'amplifia lorsque papa revint.

-Qu'est-ce qui se passe *icitte*.

-Oh! rien, dit mon oncle qui s'était lui-même étouffé en continuant de rire aux éclats, tellement que des larmes perlaient sur ses joues.

Rapidement, Pierre s'était éclipsé dans la chambre à coucher, question de reprendre ses esprits, et Yvonne était allée retrouver maman; mon oncle tendit alors son paquet de cigarettes *Du Maurier* à papa en disant :

-On a le temps d'en fumer une autre avant le dîner.

-*Toé pis* tes cigarettes de femmes...*c'est ben* parce que t'es mon beau-frère!

Papa claqua alors une allumette de bois et lui offrit du feu.

Une mauvaise habitude

Le lendemain, mon jeune frère ne se souvenait plus de ses étouffements et du léger mal de cœur qui s'ensuivit. On jouait dans la cour, affichant fièrement notre pipe au bec, lorsque Pierre remarqua les nombreux mégots sur le sol.

-Penses-tu qu'on pourrait les mettre dans notre pipe et les fumer? dit-il. On aurait du fun.

-Ben non...Tu sais, maman a dit de ne pas toucher à ça. C'est plein de microbes et des étrangers se sont mis ça dans la bouche. La salive, beurk!

-Mais on n'y toucherait pas; on ferait juste les déposer dans notre pipe et le feu, ça brûle les microbes.

-T'as peut-être raison. On peut essayer en choisissant les bouts les plus propres.

Timidement, en même temps que mon fréro, je tentai l'expérience, mais celle-ci me laissa un goût amer, une saveur de cendre brûlée non appétissante. Je n'avais pas vraiment le goût de la répéter. Par contre, à mesure que les jours passaient, Pierre continuait son petit manège. À un moment donné, maman le surprit. Elle l'avait disputé, lui avait rappelé les risques d'attraper des microbes, voire, de se rendre malade. Elle lui avait fait promettre de ne plus recommencer, sinon, les pipes seraient confisquées.

Une mauvaise influence

Il y eut une accalmie...jusqu'à ce que mon oncle Léo et son épouse reviennent nous visiter.

- Psitt...Pierre. Viens *icitte*.

Celui-ci n'attendait que l'approbation d'un adulte pour répéter l'acte réprimandé. Mon oncle avait la bouche fendue jusqu'aux oreilles et retenait son fou rire en voyant son neveu s'amuser à faire de la boucane. Conséquemment celui-ci reprit l'envie de fumer les mégots qui jonchaient au fond de la cour. Découragée de la situation, maman en parla à papa.

Notre paternel profita de la première occasion pour faire comprendre à Léo les conséquences de son geste, conséquences néfastes qu'il aurait facilement réalisées s'il avait eu lui-même des enfants. Léo fut touché et promit de ne plus recommencer.

-Mais le spectacle en valait le coup, dit-il, en éclatant de rire.

Mon oncle tint sa promesse, mais Pierre continua à griller quelques mégots en cachette.

Un conseil qui porte des fruits

Un jour, un autre membre de la famille vint nous visiter : ma tante Régina, une belle-sœur dont maman appréciait la gentillesse et les bons conseils. Ayant travaillé longtemps chez le docteur Bonenfant, elle était réputée pour avoir un bon jugement et s'y connaître en question de santé. Sensibilisée par maman au mauvais penchant de Pierre, celle-ci l'aborda en disant : -C'est vrai, Pierre, que tu as l'habitude de terminer des mégots de cigarettes avec ta pipe?

Bien entendu, Pierre ne répondit pas, mais il la regarda avec un air interrogateur.

-Tu sais que c'est dangereux pour les mauvaises bactéries, la maladie? Mais il y a pire, dit-elle, en le fixant droit dans les yeux. Tu admires Maurice, ton grand frère. Tu aimerais ça un jour venir aussi grand que lui? Eh bien! Si tu gardes l'habitude de fumer, tu risques de rester petit.

Ma tante venait de toucher son point faible. Orgueilleux, Pierre était le plus jeune des gars et il espérait nous rattraper un jour en grandeur. Ce fut fini. Jamais il ne toucha à une cigarette par la suite.

Conclusion

Beaucoup plus tard, rendu à l'âge adulte, alors que la Société canadienne du cancer dénonçait à grands efforts de publicité les effets néfastes de la cigarette sur la santé, j'étais heureux d'être devenu un non-fumeur convaincu. Par contre, contrairement à ce que maman et ma tante Régina avaient promis, je n'ai jamais eu l'argent suffisant pour *acheter cash* une auto neuve. Et bien que mes deux frères plus âgés et moi mesurions 5 pi. et 10 pouces, la croissance de Pierre s'était arrêtée à 5 pi. 9.

Jean-Marc Labbé

RIEN NE SE PERD

Je suis la Marie à Jean-Marie à Joseph à Onésime de Sainte-Hénédine. Je suis aussi la Marie à Georgette à Émérilda à Agnès de Saint-Joseph.

Cette fois, je débute mon texte avec mon arbre généalogique façon beauceronne, vous l'aurez deviné. Les Beaucerons ont besoin de connaître nos origines.

J'ai débuté ma carrière d'enseignante comme suppléante. Mon deuxième contrat m'a amenée à Saint-Joseph. N'ayant encore pas de voiture à ce moment, ma grand-mère maternelle m'a offert le gîte et le couvert. Elle demeurait à cinq minutes de l'école. Quel beau cadeau de la vie de côtoyer la femme qui a élevé 15 enfants avec si peu de moyens. Elle savait tout faire : cuisiner, coudre, tricoter, bricoler. Elle appliquait les principes de la récupération et ce bien avant que la planète se préoccupe de l'environnement. Elle a été active jusqu'à la fin de sa vie. Elle soignait ses fleurs, cultivait ses légumes, tissait avec ses amies Fermières, etc.

Émérilda était une femme active qui ne gaspillait rien. Elle sentait la tarte aux pommes. Avec elle, le bouillon d'une fondue devenait la base d'un ragoût, elle détricotait un chandail et déchirait de vieux vêtements afin d'avoir du matériel pour tisser catalognes, napperons ou tapis. Tout était réutilisé. Je l'ai même vue découdre un col de chemise fatigué et le recoudre à l'envers afin de lui redonner fière allure. Avec elle, j'ai appris à redonner vie aux choses.

Le soir, nous nous installions sur des chaises berçantes sur la galerie avant de la maison. Nous tricotions de concert en regardant les passants déambuler sur le trottoir. Elle me racontait alors sa vie, ses projets et ses espoirs. Ce sont des moments privilégiés que toujours je chérirai.

Fin janvier, une amie de mon club de tricot est décédée à la suite d'une longue maladie. Je l'ai bien connue car je la voyageais à son traitement de dialyse une fois par semaine. Au cours de l'été, elle avait fait du ménage et j'ai hérité de ses restes de laine. Depuis, je tricote des carrés au crochet que je rassemble pour en faire une couverture. Ma façon à moi de faire mon deuil.

Rien ne se perd. Grand-maman serait fière de moi.



Marie Nadeau

ANTIACIDE

Le début de la fin du commencement, ou l'art de tout prendre avec un grain de sel

Il se demande qui il est réellement, ce qui, de toute évidence, en fait un être énigmatique et instable. N'est-ce pas un questionnement tout à fait légitime, se dit-il ? Mais voilà : le doute persistant, concernant le pourquoi de son existence, le taraude régulièrement et le maelstrom de ses pensées est une source intarissable de louvoisement mnémonique.

La satisfaction béate est son mantra – une seconde nature chez lui – et il s'en sert comme expédient à toute velléité de pensée négative pouvant affecter son existence à la baisse, d'une façon irrémédiable.

Le sommeil est source de réparation et les rêves fugaces s'évanouissent une fois le jour venu. L'espoir de l'oubli est encore possible.

Sauf que, appelons un chat, un chat. Cet être hors du commun en laisse plus d'un perplexe : ses incartades ou ses prouesses, selon les points de vue, se résument à réussir à se transférer du fauteuil au lit sans pratiquement toucher terre, ce qui, en soit, s'avère un exploit, selon lui.

Venons-en au fait.

Il s'appelle Polyphème quelque chose; nous vous ferons grâce de son nom de famille, même si le ridicule ne tue pas. En effet, la dernière fois qu'il a été sommé de se nommer, les tympans de parfaits inconnus, à proximité, se sont subitement figés dans un état catatonique. Son petit nom provenant du grec ancien, il s'étonne de la culture de ses géniteurs. Lorsqu'il doit se présenter, par pure nécessité, une certaine réticence intervient automatiquement. Ses interlocuteurs, interloqués, le regardent avec suspicion, suspectant une ineptie. Bien entendu, ce désagrément reste bref et, d'une certaine façon, lui donne l'occasion de retourner aussi vite que possible dans sa coquille.

Ses parents lui ont sûrement donné ce prénom lors d'un décrochage affectif irrémédiablement définitif, ou alors un ancêtre honni leur est revenu furtivement en mémoire. Quoi qu'il en soit, notre bonhomme aurait eu bien besoin, il va sans dire, d'une épithète compensatoire pour avoir une chance de sauvegarder l'estime de lui-même... pas de chance!

Malgré cela, cette innommable dimension qualificative de sa personnalité lui a servi, et même de façon péremptoire lors de subites présentations de sa personne en ce bas monde. Mais, bon, pas de quoi fouetter un chat.

Venons-en au fait (prise 2).

Vous vous demanderez à coup sûr, lorsqu'il vous sera donné de croiser ce phénomène : mais quelle mouche peut bien l'avoir piqué? Ne vous en faites pas : il est passé maître dans la définition de la perception qu'ont les autres de lui-même. Nous pourrions même affirmer que cette dite perception lui sert à tour de bras pour définir son entourage immédiat avec une acuité digne d'un laser.

Lors d'une matinée particulièrement lumineuse, Polyphème s'extirpe de son fauteuil favori, dans lequel il était lové dans une posture inqualifiable, pour aller quémander sa pitance à la soupe populaire. N'allez pas croire un instant qu'il est un parasite, un paresseux ou quoi que ce soit de similaire. Incroyablement, il est riche de vécu, de tendresse, de dévouement si l'occasion lui est présentée et de cela, il est fier.

Son compagnon de fortune est un chat, le parfait alter ego de sa personne, inqualifiable, déconcertant, éternellement dépendant de son indépendance, à la recherche continuelle du confort absolu et irrémédiablement attirant dans son aura de perplexité.

De retour dans son habitacle après sa sustention avalée avec la rapidité d'un *Dinocrocuta* affamé, n'ayant pas affublé son chat d'un nom – suite aux conséquences de son propre prénom – il le siffle pour lui donner son repas. Une fois cela accompli, il s'affale de nouveau dans son fauteuil et contemple une mouche au plafond.

Mis à part quelques épisodes anecdotiques, sa vie se résume en quelque sorte à manger et à dormir. Mais un beau matin, son monde s'écroule : la mouche, le chat ainsi que le soleil ont fichu le camp, disparu. Tout est noir, moche et désespérant de platitude. Que se passe-t-il ? Qu'ai-je fait ? Pourquoi ? réfléchit-il dans ses élucubrations inintelligibles.

« Parce qu'ainsi va la Vie, mon cher » lui susurre une petite voix dans sa tête; « un jour nous la possédons (la Vie) et le lendemain c'est l'inverse. Elle n'a ni maître ni esclave, elle est dépossédée d'elle-même, flottant au gré de ses fantaisies dans un univers éthérique et intemporel ».

À la suite de cette explication métaphorique qui, tout d'un coup, dans un éclair d'éblouissement, lui ouvre les portes de son propre esprit – mais dont il ne perçoit que des bribes – il décide promptement de quitter son habitacle familial et d'aller explorer le vaste monde, du moins celui qui lui est abordable. Avant de sortir, il se regarde pour la nième fois dans le miroir craquelé de son petit vestibule et ce qu'il voit pour la première fois le réjouit, bien qu'il ait une bonne estime de lui-même, mais strictement intellectuelle.

Sans être gros ni mince, ni grand ni petit – l'équivalent d'une arachide dans un pot rempli de ses congénères – le reste de sa personne, étonnamment, lui sied dès qu'il se regarde d'un peu plus près : un nez aquilin qui lui donne un air légèrement rapace, des sourcils prédominants, accentuant cette accointance et une bouche affublée de dents légèrement courbées et pointues, lui conférant une férocité de carnivore impitoyable. Mais ses yeux : éclairés de l'intérieur, un peu fous, hypnotisant ses semblables, par lesquels il peut obtenir d'eux ce qu'il veut – avantage qu'il n'a pas exploité jusqu'à ce jour, mais ce qui ne saurait tarder, il va sans dire.

Une promenade ne fait pas un promeneur, se dit-il.

Animé des meilleures intentions à la suite de la manifestation de son subconscient, il sort de ses pénates et manifeste sa présence dans le vaste monde, plus précisément dans la rue, en face de son abri. Il ressent une agréable surprise, au détour d'une intersection, lorsqu'il croise le regard d'une personne dont la personnalité lumineuse le pétrifie. Gardant son calme, malgré une respiration qui s'accroît à une vitesse stupéfiante, il la regarde avec un air circonspect et, malgré la distance émotive qu'il aurait voulu conserver, un flot d'émotions le submerge et le rend complètement apathique.

« Bonjour » lui dit-il dans un souffle. Évidemment, tout son courage vient d'être dilapidé dans cette simple respiration. La créature le regarde comme si c'était lui qui venait d'atterrir d'un autre monde et, d'un regard entendu, lui confirme qu'aucune suite à cette interception n'aurait lieu. Fort de cette rencontre fortuite et requinqué de cette petite joute sympathique, il continue son chemin et aborde, çà et là, en continu, toutes les espèces de ses semblables avec une amabilité candide et déconcertante.

Vu sa dégaine, il laisse définitivement l'impression qu'il lui manque un grain. De surcroît, son leitmotiv inconscient, lors de ces joutes verbales avec ses pseudo-contemporains, se résume à quelques onomatopées... avouons la pauvreté de ses échanges! Malgré tout, il suit sa destinée.

Le jour déclinant et la lune se réveillant, il se rend à l'évidence de son sort. La joie de vivre est une réflexion en soi-même, et celle-ci ne permet aucune dissonance. La quiétude de sa propre existence exalte la prodigieuse capacité de l'univers à exaucer l'intégralité des vœux de ses créations. (Bien sûr, sauf votre respect et en réponse à un de vos soupirs légitimes, si vous trouvez qu'il y a une certaine incohérence dans ce qui précède, veuillez passer au paragraphe suivant.)

Polyphème se love dans son habitacle et se délecte de retrouver mouche, chat et confort attendant, reportant au second plan tout rapport entrevu dans ce monde temporel dont il a goûté des miettes et, contemplant le sens de son existence et de sa finalité, aucune inquiétude ne le submerge.

Après une telle effervescence, il jubile avec passion du plaisir de vivre et de la délivrance dithyrambique que procure cette réanimation des pulsions fondamentales de la réalité et de ses conséquences, inexorables de bienfaisance (sic).

Venons-en au fait (prise 3).

Bien sûr, il comprend la réaction ambivalente des créatures interceptées lors de son escapade, au regard de ses élucubrations fondamentales et alambiquées et il compatit tous azimuts à leur étonnement. Après tout, se dit-il dans un moment d'illumination éphémère, nous ne sommes que poussières d'étoiles.

Alors, scintillons au firmament.

Et sur ce, Polyphème s'endort.

Jean Beauregard

S'ABREUVER À LA SOURCE MÊME DE CE QUI EST DOUX MAIS QUI FAIT MAL

Ta voiture dans le stationnement vide de l'ancien aréna. La pluie résonne sur le toit d'acier tu dis : c'est comme sous un pont, mais je pense que non. La lueur bleutée de la nuit éclaire ton visage attristé. Les gouttes qui tombent sur le pare-brise reflètent sur toute ta peau, on dirait que tu pleures mais pas juste des yeux. Moi je pleure depuis que tu m'as dit t'étais où pour vrai, pendant tout ce temps? Tu tentes de me prendre la main, tu frôles ma cuisse avec le bout de tes doigts, tu cherches mon regard qui s'est égaré dans le passé dont je doute la véracité. Tu me jures que ce qu'on a vécu était vrai pour vrai de vrai, pis pour vrai, je veux te croire. Tellement fort. Je veux toucher ta main, je veux que tu me serres dans tes bras, je veux que tu parcoures mon corps avec le bout de tes doigts.

Mais ma tête me rappelle sans cesse.

Comme quand tu roules sous la pluie et que tu passes sous un viaduc. Tu penses l'instant de quelques millisecondes que la pluie s'est arrêtée mais elle revient frapper ta carrosserie avant même que tu aies eu le temps d'apprécier le court répit. Avant même que tu aies eu le temps d'expirer.

L'eau continue d'inonder les nids de poule du stationnement pendant que mon cœur de pierre perd le nord, ne sachant plus quels souvenirs arroser.

Tes yeux s'inondent, mes yeux se noient déjà, on a presque fini ta pile de *napkins*.

On a pu rien à dire. Mais on a tellement envie de tout se dire. Tout vivre. Tout voir. Danser sur mon comptoir. Mais on fait juste rester là, à attendre que l'une de nous parle.

J'espère toujours que ça va être toi. Que tu me dises les plus beaux mots, encore plus beaux que quotidien et tragédie, qui sont mes mots préférés. Mais tu ne dis rien. Tu attends probablement que je te dise les plus beaux mots aussi mais tout ce que je trouve à dire c'est que je ne sais pas. Je ne sais rien.

Les gouttes tombent au rythme de mes larmes. Par vagues. Par moments d'incertitude. Par intervalles d'inquiétude.

Je finis par te laisser toucher ma peau. Ça fait autant mal que c'est doux. C'est aussi amer que c'est beau. On se regarde.

J'ai envie de me perdre dans tes yeux, envie d'y passer la nuit, envie d'y passer l'été.
L'automne peut-être aussi.

Me blottir contre tes iris qui changent de couleur, contre tes paupières fermées qui combattent le sommeil des petites heures.

On est si fatiguées. On ne veut tellement pas se coucher.

Toi, parce que t'as peur que demain, je change d'idée.

Moi, parce que j'ai peur que demain, je sois tout aussi apeurée.

J'ai peur. Peur que tu me brises le cœur.

Mais tout ce que je peux faire c'est de me laisser bercer par le son de la pluie froide et décevante mais qui est tout autant, belle et réconfortante.

Juliana Nuzzo

NEW YORK : LE 11 SEPTEMBRE 2001

En septembre 2001, la compagnie Stihl pour laquelle Aubert travaillait, avait organisé un meeting pour tous ses revendeurs en Virginie. Aubert demanda à tous ceux que ça pouvait intéresser s'ils aimeraient aller au meeting en moto. La Compagnie acquiesça à cette demande. Ce fut un très beau voyage. Les paysages étaient magnifiques, la température confortable pour un début de septembre et, comble de bonheur, les dépenses étaient payées par la compagnie Stihl. Au retour, par contre, nous avons eu à vivre une journée mémorable dans l'histoire du monde entier : nous étions à New York le 11 septembre 2001, au moment où des avions terroristes ont frappé les deux tours jumelles du World Trade Center.

Le 11 septembre 2001, vers 9 h 15, nous roulions sur la 95. On voyait un immense nuage de fumée, mais nous ne savions pas de quoi il s'agissait. Pas très longtemps après, le trafic fut complètement bloqué et nous avons appris par un camionneur qu'un avion avait frappé un building au centre-ville. Nous nous disions : mon Dieu c'est terrible. Il va sûrement y avoir plein de gens morts et blessés là-dedans. Nous nous promettions de prendre les nouvelles en soirée pour voir ce qui avait bien pu arriver.

Deux de nos motocyclistes ont ouvert leur radio pour en savoir plus. C'est à ce moment que nous avons appris qu'un deuxième avion avait frappé une tour et que c'était une attaque terroriste. L'inquiétude était grande. Tous les accès au centre-ville furent interdits.

Dans le tumulte des routes barrées par des policiers lourdement armés, le groupe de sept motos que nous étions s'est scindé en deux. Nous nous voyions prendre des directions opposées en nous demandant quand nous pourrions à nouveau nous contacter. Nous nous sommes dit que nous avions tous des téléphones cellulaires et que nous pourrions bientôt nous appeler. Mais, c'était la panique à New York et toutes les ondes des cellulaires étaient occupées. Il nous était impossible d'appeler nos amis. La carte géographique était dans l'autre groupe, que nous avons perdu de vue. Nous avons essayé de nous orienter au pif, les policiers nous détournant vers des routes que nous ne connaissions pas. Nous avons ainsi roulé longtemps pare-chocs à pare-chocs.

Souvent, nous entendions des sirènes et nous voyions des autobus bondés d'hommes, habillés en uniforme de sauvetage, qui se dirigeaient vers le centre-ville. Toute la journée, nous avons roulé de peine et de misère au hasard, lentement, en tentant d'aller en direction du Québec. Sans le savoir, c'est moi qui avais orienté le groupe dans la direction inverse. Vers quinze heures, nous avons pu une première fois rejoindre nos amis par téléphone cellulaire. Nous nous sommes positionnés sur la carte géographique que nous nous étions procurée entre-temps. Nous nous rappelions chaque heure pour nous repositionner.

Finalement, vers les 19 heures nous avons réussi à nous rejoindre dans la cour d'un centre d'achat, un peu en dehors de New-York. Nous sentions la terreur présente partout. À peine nous étions-nous retrouvés que nous avons entendu à nouveau des sirènes et que nous avons vu des camions de pompiers entrer en trombe dans la cour du centre d'achat où nous étions. Qu'y avait-il encore? Une fausse alerte? Une bombe? Nous n'avons jamais su, mais tout ce qu'on savait, c'est qu'on avait très hâte de sortir des États-Unis.

Nous projetions pour le lendemain de revenir par le Maine. Tous les projets étaient changés. Ce que nous voulions tous : revenir chez nous le plus tôt possible. Le soir, chacun de nous avons contacté nos proches pour les rassurer et pour partager ces moments de stress et d'inquiétude que nous avons vécus tout au long de la journée. En soirée, ce fut la première occasion pour nous tous de voir à la télévision ce que le monde entier voyait depuis le matin : l'horreur tout simplement. On a tous mal dormi. Le lendemain matin, très tôt, tout le monde était prêt et nous mettions le cap vers Québec.

Quelques semaines plus tard, Aubert organisait pour la compagnie Stihl, les jeux *Timbersports* à Saint-Jean-des-Piles. Il s'agissait de jeux forestiers avec des compétiteurs des provinces environnantes et du Maine. C'était une organisation d'envergure. Stihl voulait afficher son titre de vendeur No 1 au Canada pour ce qui était de la vente de scies à chaînes. Ces compétitions allaient rester dans la mémoire d'Aubert comme une de ses plus belles réalisations chez Stihl.

C'est lors de cet évènement que nous avons revu un des clients d'Aubert qui nous accompagnait lors du voyage en moto en Virginie. C'est là que celui-ci nous a raconté que, lors de son retour, il en avait presque été malade à la pensée qu'il aurait pu nous amener tous dans la mort. Il nous a raconté que le fameux matin du 11 septembre, alors que nous roulions près de New York, il avait planifié au moment stratégique de prendre les devants et de nous amener voir la vue en haut de la tour du World Trade Center. Depuis le début du voyage, il disait à tous que c'était un incontournable. Si l'avion avait frappé les tours trente minutes plus tard, nous aurions été là au moment des explosions. Notre heure n'était pas arrivée.

Extrait de "Si c'pas ça l'bonheur"

Lise Jalbert

ÉMILIE JOLIE

Toi qui savais si bien embellir la vie de ceux qui t'entourent en leur démontrant ton amour et ton attachement.

Ta bienveillance et ton cœur grand comme l'océan, te permettaient de glisser sur les flots de la tendresse et de la compréhension.

Tu parfumais notre vie à tous en y mettant ton essence de bonté et de générosité. Près de toi, ça sentait la douceur de vivre.

Une grande place près de toi nous était réservée en tout temps et nous donnait le goût de se confier à toi en toute liberté, sans aucun jugement.

Ta disponibilité, ainsi que ton écoute nous faisaient ressentir cette profonde authenticité. Le bien-être que l'on en retirait nous procurait un bien immense. Chacun de nous avait une place de choix dans tes pensées.

Ta force tranquille nous donnait l'élan nécessaire pour poursuivre notre route en toute quiétude. Ton regard empreint de douceur nous démontrait toute l'empathie et la sollicitude qui faisaient de toi, cette personne remarquable et très attachante.

Tout cet amour que tu partageais sans restriction, ton empathie et ta bienveillance sont des valeurs inspirantes à reproduire.

Cette liberté de vivre, sans trop t'imposer de contraintes, te permettait de rêver et de réaliser tous ces beaux moments de plaisir vécus avec ta famille.

Le bonheur de chacun était ton but ultime dans la vie.

Tes mille et un projets ne cessaient de t'habiter et te remplissaient de joie et de satisfaction. Ton enthousiasme transcendait les obstacles rencontrés sur ta route et les éliminait du paysage.

Connaître une Émilie dans sa vie, voilà le plus inestimable cadeau qui nous a été donné. Merci d'avoir été cette merveilleuse personne, tellement accueillante et inspirante.

Ton étoile scintillante ne cessera jamais de briller pour nous et continuera d'éclairer notre route. Une étoile parmi les étoiles.

On te garde une place de choix tout au chaud à l'intérieur de nous.

Avec tout mon amour et mon amitié.

Brigitte Paré

LE DÉPART DE MON FRÈRE

Mardi 24 août 2021, c'est le jour de la rentrée pour les enseignants, ma toute dernière avant la retraite. Pour la première fois de ma carrière, je n'ai pas le goût de rentrer ou plutôt, je n'ai pas le cœur à le faire.

Dimanche précédent, un appel en avant-midi; c'est Guillaume, le fils aîné de mon frère Michel :

- Bernard, peux-tu venir ? Michel aimerait te voir, c'est pas mal la fin.
- J'arrive !

Je raccroche et me tourne, l'air consterné, vers ma femme Line :

- Michel veut me voir, il se prépare à mourir...

- Je t'accompagne !

Nous nous rendons aussitôt chez lui, rue Jolliet. Lucie, sa conjointe, nous accueille comme toujours gentiment, les yeux rougis.

- Il est sur la terrasse.

Guillaume et Christopher, ses deux fils, sont dans la cuisine. On se sourit tristement. L'ambiance est à la fois grave et sereine.

Sur la terrasse, j'aperçois ses beaux-frères et belles-sœurs du côté des Grégoire et, caché par le mur, je découvre Michel amaigri, mais souriant. Assis sur sa chaise, il m'accueille chaleureusement et je me penche pour le serrer dans mes bras.

- Pas trop fort ! me dit-il souriant, mais l'air un peu souffrant.

Malgré la chaleur moite de cette journée d'août, il porte un chandail et une couverture lui enserre les jambes.

L'ambiance est bon enfant et plutôt joyeuse. Nous parlons de tout et de rien, nous remémorant des souvenirs d'enfance, parlant de tel ou tel événement s'étant déroulé à Sainte-Marie, nous disputant au passage sur le nom d'un personnage ou d'une date, tout ça finissant généralement par un grand éclat de rire. Même si nous sommes près d'une dizaine autour de lui, des silences s'immiscent, malgré tout, comme pour nous faire réaliser que sa vie s'en va, que ce sont nos derniers moments tous ensemble...

Il finit par aborder le sujet dont personne ne veut parler et il nous annonce qu'il a pris sa décision. Il entrera au CHSLD mardi et mercredi, il recevra l'injection qui lui permettra de quitter tout doucement...

Les derniers mois n'avaient pas été faciles pour lui et Lucie. En novembre 2020, il avait appris qu'il avait un cancer du poumon. Dans les mois qui avaient suivi, le cancer avait progressé pour atteindre la plèvre, l'enveloppe protectrice des poumons. On avait dû l'équiper d'un drain qui permettait l'évacuation des liquides dans un contenant qu'il devait porter en permanence sur lui, ce qui était vital, mais ce qui lui compliquait aussi drôlement la vie, entre autres au niveau du sommeil.

Il s'était battu vaillamment, supporté admirablement par Lucie, mais il en avait assez et... il voulait surtout cesser de souffrir. Bien assis sur sa chaise, il nous annonçait la nouvelle, l'air serein, en paix avec lui-même.

Bien que je comprenne sa décision, il m'était difficile de me faire à l'idée que dans trois jours, je perdrais l'unique frère qu'il me restait, les deux autres étant décédés auparavant. Je pensais à ma mère qui vivrait bientôt la perte d'un troisième enfant, à Lucie, ses enfants et petits-enfants qui devraient se priver d'un conjoint, d'un père ou d'un grand-père...

Assis dans mon auto, sur le stationnement de l'école Mgr-Feuillault, je revivais tous ces moments tout en regardant les enfants inscrits au Service de Garde jouer dans la cour. Je finis par me résoudre à sortir, empoignant mon sac et une boîte de livres. Je marche doucement vers l'école; le matin est déjà agréable et chaud. À l'entrée, une fillette masquée, COVID oblige, m'attend pour m'ouvrir gentiment la porte. Avec ses yeux doux et un sourire que je devine sous son masque, elle me dit :

- Bonjour M. Bernard ! Je vous souhaite une bonne rentrée.

L'effet est instantané et je me sens tout à coup revivre, gonflé d'une énergie insoupçonnée. Je la remercie chaleureusement et lui demande son nom.

- Daphnée !

J'apprendrai dans la même journée que cette élève, qui m'a fait un si grand bien par ses simples mots, sera dans mon groupe cette année...

Après avoir déposé mes effets dans ma classe toute propre, je me rends au gymnase pour le déjeuner de la rentrée. J'y retrouve mon directeur, la secrétaire et mes inestimables collègues avec qui, tous ensemble, nous avons traversé victorieusement la dernière année en pleine pandémie. Quelques nouveaux visages se sont bien sûr ajoutés et leur rencontre ainsi que le déjeuner me font oublier momentanément mes pensées plus sombres.

De retour dans ma classe, je vaque à mes occupations et la journée finit par se passer plutôt bien. En fin d'après-midi, je rentre à la maison fourbu, exténué, appréhendant déjà demain et tout ce qui m'attend...

Mercredi 25 août, c'est l'assemblée des enseignants de début d'année, la plus chargée, celle où on établit tout ce qui permettra à l'école de bien fonctionner l'année durant. J'ai mal dormi, car en plus du drame qui m'afflige, je suis le président, l'animateur de l'assemblée. Personne n'est au courant de la mort imminente de mon frère, à part Laurent, mon directeur, qui en a été informé hier.

J'effectue mon travail du mieux que je le peux, mais mon cœur et mes pensées sont ailleurs, car je redoute la fin de l'avant-midi. La rencontre terminée vers 11 h 15, je me résigne difficilement à quitter l'école pour me rendre au CHSLD où Michel m'attend pour que l'on se fasse nos adieux...

C'est la première fois que j'y viens. Une gentille préposée m'accueille et me conduit à sa chambre. Je cogne et j'entre. La chambre est belle et spacieuse, bien décorée, chaleureuse. Ses deux fils sont là, plutôt sereins, et j'aperçois à ma gauche, mon frère alité, le visage émacié, l'air affaibli, mais souriant.

Je m'assois au pied de son lit et nous échangeons sur sa nuit, sa condition actuelle, sa décision. L'instant tant redouté arrive. Je m'approche et m'assois à ses côtés. Je lui prends la main et malgré l'émotion qui me serre la gorge, je parviens à lui dire qu'il a été un bon grand frère pour moi. Je le remercie pour la protection qu'il m'a accordée lorsque j'étais jeune et je lui rappelle que je me sentais toujours en sécurité lorsque j'étais en sa compagnie. Je le remercie aussi pour la bonne influence qu'il a eue sur moi tout au long de sa vie. Mes mots me semblent banals et je le serre dans mes bras une dernière fois.

- Je t'aime, fais un beau voyage...

Je le regarde une dernière fois dans les yeux, salue ses fils et quitte.

Dans le corridor, je ne peux me contenir et les larmes roulent. Je peste intérieurement contre la maladie, le non-sens de la vie et de cette mort qui va me priver de mon dernier frère qui vient à peine de fêter ses 66 ans. Rendu à mon auto, je me tourne vers sa chambre dont les fenêtres donnent sur le stationnement dans l'espoir de lui faire un dernier au revoir, mais les rideaux ont été tirés.

En après-midi, je retourne dans ma classe. Même si c'est difficile, j'ai une rentrée à préparer et des élèves à accueillir lundi prochain. Je tourne en rond et je me sens inefficace, car je ne cesse de penser que vers 2 heures, le médecin de Michel, Yvan, lui administrera l'injection fatale, celle qui le conduira tout doucement vers des cieux que j'espère plus cléments.

En fin d'après-midi, j'apprends que Michel nous a définitivement quittés à 15 h 21...

Les jours suivants sont dédiés à d'autres rencontres et à finaliser la préparation de ma classe. Mon inefficacité m'oblige à venir le samedi et le dimanche pour arriver à tout boucler à temps et le lendemain, lundi, j'accueille mes nouveaux élèves. Tout se passe bien et leur présence m'insuffle une nouvelle dose d'énergie qui me permet de terminer ma semaine et de me rendre sans trop d'encombres au vendredi 17 septembre, jour des funérailles de Michel.

Les jours précédents, ma femme et moi avons accompagné Lucie pour préparer la cérémonie en compagnie des célébrants Denis et Mado. Les chants et lectures choisis, le sujet de la pertinence ou non d'un témoignage sur Michel survient et nous convenons que je le rédigerai et le lirai.

Le vendredi en soirée, nous accueillons les premières personnes venues nous offrir leurs sympathies et très vite nous sommes débordés. La file d'attente se déroule jusque dans la rue et je réalise que Michel était une personne connue, appréciée et aimée.

Le lendemain, le rituel se poursuit et nous accueillons encore beaucoup d'amis et de connaissances. Soudain, un groupe plus important fait son entrée. Une immense bouffée d'émotion me submerge quand je reconnais mes collègues enseignants de l'école. Tous ou presque sont présents et leur témoignage de sympathies me fait un immense bien.

Arrive l'heure de la célébration où les membres des deux familles et quelques proches amis sont conviés. La cérémonie, qui se déroule à même le salon funéraire, débute; les textes sont beaux, les chants choisis ressemblent à Michel et sont émouvants. Arrive aussi le moment où je dois lire mon texte. Je me sens nerveux, mais confiant car je l'ai lu à plusieurs reprises précédemment sans trop de difficulté. Je m'approche du lutrin et débute :

Le 8 février 1956, en plein hiver, naissait, dans le lit familial, un beau gros garçon de 10 livres. Prénommé Michel, il était le 5ème enfant de Rita et Oliva. Costaud et fait fort, comme on dit, il avait tout ce qu'il fallait pour s'épanouir sur la ferme où dès son plus jeune âge, il participait activement aux travaux. Audacieux, pour ne pas dire casse-cou, il s'est mérité sa part de blessures : brûlures aux fesses et aux jambes parce que tombé assis sur la fournaise, poque sur le front et poignet entaillé à la suite d'une glissade en traîneau sur la neige verglacée, la liste serait longue.

Je vous parlais d'audace précédemment, jugez par vous-mêmes. À l'âge de 7 ans, il avait décidé qu'après l'école, lui et moi, on attellerait le cheval et qu'on irait se promener en voiture. Je le revois encore dans l'étable, parler calmement et... se faire obéir du cheval qui faisait presque deux fois sa grandeur. Au bout de quelques minutes, j'étais assis dans ladite voiture prêt à faire ma promenade avec Michel. Quand notre mère nous a vus, le cœur a failli lui manquer et... la promenade a coupé court.

En 1964, date charnière pour lui et toute la famille d'ailleurs, nous déménageons dans la grande ville de Sainte-Marie. L'adaptation n'a pas été facile et personnellement, je n'étais pas très rassuré lorsque je sortais en ville, sauf si j'étais accompagné de Michel, mon protecteur. Plus grand et déjà fort, je me sentais en sécurité avec lui d'autant plus qu'il avait déjà de la facilité à se faire des amis.

L'hiver, sur les patinoires extérieures, il apprend à jouer au hockey. Doué, il devient un excellent joueur et, grâce à son puissant lancer frappé qui terrorise les gardiens adverses, il excelle dans toutes les catégories jusqu'à se faire repêcher par le National de Laval, une équipe du junior majeur où brille un certain Mike Bossy. Son entraîneur lui demandant de protéger son joueur étoile et de se battre au besoin, ce qui n'était pas dans sa nature, il décide de tout abandonner et de revenir en Beauce, là où il pourra jouer du hockey compétitif dans la BDL entre autres, avec ses amis. Il jouera plusieurs parties mémorables dont la fameuse partie ayant attiré le nombre record de 3400 spectateurs dans l'ancien aréna qui pouvait en contenir 1500...

Tout au long de sa vie, le hockey sera présent et en plus d'être joueur, il deviendra entraîneur à plusieurs niveaux, à Sainte-Marie, et même à Rimouski, un club de hockey semi-professionnel. Il enseignera aussi aux jeunes par l'intermédiaire d'écoles de hockey qui l'amèneront aux quatre coins du Québec.

Parallèlement au hockey, Michel a aussi exercé divers métiers. Il a même décidé un jour de se partir en affaires : Le casse-croûte La Pipe était né. Situé à la sortie sud de la ville, il attire rapidement une clientèle nombreuse grâce à ses frites maison et surtout son fameux Pipe burger. C'est d'ailleurs là qu'un soir, il rencontre une jolie blonde prénommée Lucie. S'ensuivront 42 années de complicité, de partage, d'amour, avec ses hauts et ses bas comme dans tous les couples. De leur union naîtront deux beaux garçons, Guillaume et Christopher, et cinq petits-enfants viendront compléter leur belle famille.

Comme je l'ai dit précédemment, Michel a pratiqué de nombreux métiers et c'était à chaque fois pour lui l'occasion de tisser des amitiés durables, car il avait un don rare : il savait donner de l'importance aux personnes qu'il croisait, il les écoutait vraiment cherchant à mieux les connaître et s'intéressait réellement à ce qu'elles lui racontaient se créant ainsi de nombreux amis. C'était d'ailleurs toute une aventure que de circuler en auto avec lui : main sortie par la fenêtre, coup de klaxon, cri par ci, salutations par là, ça n'arrêtait jamais et c'était bien difficile alors d'entretenir avec lui une conversation. Pas surprenant que sa belle-sœur Raymonde lui ait un jour suggéré de s'acheter une main oscillante qu'il pourrait coller dans son pare-brise...

Jusque-là, tout se passe bien. Quelques rires fusent de temps à autre et je livre mon texte sans trop de difficulté. J'entreprends la dernière partie et l'émotion me surprend. Ma voix devient chevrotante et je peine à poursuivre. Je fais des pauses, mais la tristesse prend le dessus et ne me quitte plus jusqu'à la fin.

Les derniers mois de sa vie ne furent pas toujours heureux, mais grâce aux bons soins, à l'écoute et à l'amour de Lucie, ce fut certainement plus tolérable. Michel s'est battu longuement et fièrement, mais la maladie l'a emporté. Il a eu le grand courage de dire c'est assez! et de décider de lui-même de la fin de sa vie.

Et que dire du courage de Lucie qui, au travers des incertitudes de ces longs mois, des nuits sans dormir à le surveiller, à changer ses pansements, à le reconforter et à le soigner, a su garder le moral et est restée forte. Merci Lucie d'avoir si bien pris soin de mon frère!

Du courage, ça en prend aussi à ma mère qui, à 92 ans bien sonnés, perd un troisième enfant, un troisième fils. En perdre un, c'est déjà trop, imaginez trois. Chère mère, votre force, votre résilience et votre courage sont admirables et inspirants. Bravo et merci!

En terminant, depuis quelques années déjà, lorsque je roule à vélo, j'ai pris l'habitude, tout comme Michel, de saluer toutes les personnes que je rencontre qu'elles me soient connues ou pas. Je ne me suis pas encore acheté de main oscillante, mais j'y pense.

Ces derniers jours, je me suis appliqué encore plus. Mon bonjour est plus sonore, mon sourire plus présent, je salue de la main parfois, tout ça parce que je sais que c'est ce que Michel ferait. Je vous invite, vous aussi, à saluer, de temps à autres, de parfaits inconnus. Ce sera une façon de perpétuer son souvenir et d'honorer sa mémoire.

Merci pour ton exemple mon frère et repose en paix, tu l'as bien mérité.

La cérémonie terminée, nous nous rendons chez Lucie où un délicieux dîner nous attend. L'ambiance est malgré tout joyeuse et nous reparlons des derniers jours, de la célébration et de Michel, bien sûr. Assis à la table, au milieu des autres, mon regard erre et s'arrête sur les photos de Michel au mur. Ces impitoyables témoins de sa définitive absence me font réaliser encore plus que mon dernier frère n'est plus. J'avais trois frères et trois sœurs et maintenant, il ne me reste plus que trois sœurs.

Quelques semaines plus tard, un curieux événement se produit. Lorsque j'avais fait mes adieux à Michel, je lui avais dit, à la blague, de revenir me faire un signe s'il était bien tout là-haut.

Un samedi matin d'octobre, alors que je lis mon journal, bien assis sur ma chaise près de la fenêtre de la cuisine, je sens soudainement une présence. Je me tourne et constate, non sans sursauter, qu'un colibri fait du sur place et m'observe de l'autre côté de la fenêtre. J'ai à peine le temps de le faire remarquer à mon épouse qu'il est parti. Tous les deux nous nous exclamons : Michel!

En effet, mon frère avait l'habitude de venir, généralement le samedi matin, m'observer à la fenêtre, pendant que je lisais mon journal, jusqu'à temps que je m'en aperçoive et sursaute. Grand ami des oiseaux, c'était son malin plaisir de me surprendre et de me faire faire des sauts. Je crois bien qu'une fois encore, il n'a pu résister. Cré Michel!

Bernard Audet



LE DEUIL DES VIVANTS

Moi qui avais vécu un deuil semblable, la lecture de son récit, est venue raviver des souvenirs, récents certes, mais combien encore douloureux.

À la suite de l'éclatement du couple de ma fille, j'ai dû faire le deuil d'un gendre et de deux petits-enfants que je ne pourrai pas voir grandir. Dire que je leur avais demandé de m'appeler grand-maman! Je les avais connus à l'âge de deux et quatre ans et ils avaient fait partie de ma famille durant sept ans. Mon ex-gendre nous a expliqué que c'était désormais la réalité des couples modernes. Je suis demeurée sans voix...

Est-ce devenu la réalité? De nos jours, l'amour ou ce sentiment que l'on porte à l'être cher est-il devenu interchangeable? On jette tout à la poubelle au bout d'un certain temps comme un vieux pantalon dans lequel on se sent inconfortable. Cette constatation m'a attristée, vous vous en doutez.

Quel message ce comportement envoie-t-il aux enfants? Avant de briser la cellule familiale, ne devrait-on pas s'interroger sur les dommages collatéraux dont les enfants sont les plus grandes victimes?

Il est vrai qu'un couple est formé par deux individus, qui, au départ sont des êtres fort différents. Chacun d'eux traîne un bagage génétique, un vécu et des valeurs qui leur ont été transmises dès leur jeune âge.

Ma réflexion m'a amenée à une question. Deux personnes à qui des valeurs semblables ont été inculquées ont-elles plus de chance de demeurer en couple? Est-ce l'attrait de la nouveauté, du besoin de la passion qui guide nos jeunes?

Pour l'instant, mes questions demeurent sans réponse, je m'interroge encore. La lecture de ce roman, que je vous recommande d'ailleurs, m'a aussi apporté un éclairage nouveau sur les sentiments de celui ou celle qui prend la décision de quitter le bateau. Je crois que cela m'a aidée à cheminer et à avoir plus d'indulgence envers mon ex-gendre. Avec le temps j'apprends à laisser de côté une colère qui ne mène à rien.

Marie Nadeau

LES BRUITS DE MON SILENCE

Mon silence est unique. Il ne ressemble pas aux silences des autres.

Le silence de la nature ressemble à de la lumière.

Le silence des êtres spirituels émet de puissantes vibrations.

Le silence de la nuit est habité par la beauté infinie du ciel.

Le silence de mon amoureux est dense et puissant, comme un arbre plein de sève.

Mon silence à moi est plein de bruits.



PARCOURS

Je suis muette devant la grande étendue bleue... là où la baie n'a plus de nom et devient mer.

Le soleil brille en ce doux matin de fin d'été; les scintillements sur l'eau font vibrer ma rétine.

Je voudrais fixer ce moment en moi, pour mémoire, car il me semble parfait.

La vie offre des moments de lumière et de paix; c'en est un. Il dure depuis quelque temps et je suis reconnaissante à la Vie de ce cadeau.

Dans quelques minutes, je vais dérouler mon tapis et faire quelques étirements. Pour me sentir encore plus vivante... si c'est possible.

Ensuite... je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que ce sera beau.

Michelle Boily

RÉMINISCENCES

Vie embryonnaire

Je respire. Je tente de respirer. Je me dilate, je me rétracte.

Je veux prendre de l'espace. Tout l'espace. C'est difficile.

Ma matrice est tendue. Elle a peur. De moi, de la place que je vais prendre. Que je vais lui enlever. Je le sens. Je ne peux pas le penser, mon cerveau n'est pas complètement formé. Mais je peux le ressentir.

Pourtant, je veux seulement me lover en elle. Prendre sa forme, de l'intérieur.

Je m'étire; il le faut. Fais-moi un peu de place. Je n'ai pas demandé à être là mais maintenant, j'y suis, j'y reste. Je m'incrute, je veux laisser une trace de vie, tel un fossile devant lequel on s'émerveillera, plus tard.

J'ai grandi de ... millimètres pendant que je te parlais de l'intérieur.

Est-ce que ma matrice m'aime ? Je ne sais pas... sans doute, peut-être... elle ne le sait pas.

Quand elle sera usée, ma matrice se confiera, sans en être réellement consciente, sur son non-désir d'être une matrice. Et elle a porté six humains... C'est inimaginable.

Je me sens à l'étroit, même si la chaleur me réconforte. J'aurai ce sentiment pendant longtemps, d'habiter ma peau comme un vêtement trop serré.

Vient l'heure de quitter le nid, d'être expulsée. C'est dur, violent. Je ne veux pas. J'ai tardé plusieurs jours avant d'accepter de prendre le chemin sombre du col de la matrice. Je résiste, ou encore elle me retient, angoissée qu'elle est par la souffrance à venir. Au fond, pour elle et moi, à ce moment-là, c'est non.

Et puis, après une chaude lutte, je lâche prise : je n'ai pas le choix. La Vie me tire par les cheveux.

J'entre dans une autre vie : trop blanche, trop dessinée, trop bruyante. Il faudra m'y faire.

Je suis la seconde; une autre petite vivante de moins de deux ans me regarde avec appréhension. Je lui ressemble beaucoup; en plus rebelle déjà, par mes pleurs et mes cris. Par mes bruits. Je suis née.

Me suis-je trompée de nid ?

Je ne ressemble pas à mes géniteurs. Est-ce une erreur de conception ou d'expédition ? Ma voix est différente.

Très vite, la différence s'impose et je réagis. À tout ou à peu près tout. Je n'accepte pas d'obéir sans comprendre. Je me rebelle et j'y trouve une forme d'affirmation qui me sied.

J'ai parfois envie de leur crier : « Mais regardez-moi! Vous voyez bien que je n'ai rien à faire ici. » Je crie presque tout le temps, à l'intérieur.

Puis, dès ma majorité atteinte, je fuis.

Le mi-temps

L'âge adulte. Temps de vie à durée indéterminée. Ni jeune ni vieux. Le centre. Si fragile équilibre entre ce que je perçois de moi et ce que j'essaie de créer. Car je suis une création. Une sorte de pâte à modeler qui ne sèche pas bien.

J'essaie de trouver mon espace vital. Je cherche la place vide dans le casse-tête pour y insérer ma pièce. Mais on dirait que mes contours ne coïncident pas. Que je parle une langue qu'on ne comprend pas.

Pendant un temps, un assez long temps, je m'insère avec d'autres pièces dans un cadre qui ne ressemble à aucun autre. C'est presque ça. C'est réconfortant car toutes ces pièces, pourtant différentes, se ressemblent. On se pousse, on se tasse et on reconstitue un semblant de paysage. Qui donne le change, pour un temps. Même si des bouts de ciel sont bruns et des arbres, bleus.

Il me faudra du temps pour accepter de sortir de ce demi-confort. Pour me retrouver seule et tenter de me remodeler. Adulte cabossée, mystérieusement toujours fascinée par ce qu'il y a devant.

Michelle Boily

BRIBES DE BRUITS, DANS LE DÉSORDRE

Les mots

Amours de ma vie.... les mots. Ceux qui me touchent, me rongent, m'éclaboussent. De tout temps, je les ai aimés. Ils savent me séduire comme personne et ceux qui les manient avec agilité trouvent aisément le chemin de mon cœur.

Les mots qui pensent ou qui pansent, qui raisonnent ou résonnent.

Les mots qui naissent, informes, à l'intérieur et qui un jour ouvrent les portes de ma conscience.

Ceux qui bâtissent ma pensée, terre natale et salive solidifiant le ciment de mon identité. Les mots de Félix Leclerc, de Jean-Baptiste Poquelin, de Pauline Julien, De Gaston Miron, d'Anna Gavalda, de Michel Tremblay, d'Anne Sylvestre et de tant d'autres. Toutes ces âmes qui m'ont enfantée cent fois. Et toutes celles que je ne connais pas encore et que je vais découvrir. Une bonne raison de vivre encore longtemps.

Le vent

J'aime le vent mais il ne m'aime pas. Il vente. J'ai mal au cœur, des vertiges... Ses bourrasques me violentent.

Il faudra bien que je m'y fasse car j'habite désormais un pays de vent. De vent et de sel. De lumière et d'eau.

Le vent peut arracher. Alors il faut baisser la tête et faire front. Sans l'affronter. Juste le laisser couler sur soi, autour de soi, sans lui faire obstacle. Je ne cherche pas à barrer sa route; juste à suivre la mienne.

Le ciel

Les ciels révèlent des couleurs qui n'existent qu'en eux. Ils recueillent l'eau et inventent des couleurs pour les nuages. Pour les levers de soleil. Les couchers. Pour les jours de pluie. La terre s'en émerveille.

Je ne savais pas qu'il y avait tant de nuances de gris. Et de bleus. Sans compter les mauves. Ce matin, j'ai inventé un mot pour décrire la couleur du lever de soleil : *rosange*. C'est une couleur qui chante.

De l'hiver...

Que dire... sinon que je l'aime à la folie. Pour son froid piquant, qui m'oblige à être vivante. Pour le chemin qui gèle entre mes narines et mes poumons. Pour la lumière crue. Pour le bleu et le blanc. Pour le blanc et le bleu. Pour son silence qui craque, fouette. Pour l'envie de sortir et l'envie de rester en dedans. Pour les feux de foyer et le chat couché devant. Pour la raquette et le ski de fond. Pour les journées trop courtes et les étoiles qui crient et se rapprochent dans le ciel gelé.

Oui, comme tout le monde, en mars, je suis fatiguée... mais en décembre... je contemple et je jubile.

Appuyer sur la détente

Cette expression n'est-elle pas délicieuse? Je ne parle pas d'arme à feu, bien entendu. Mais de l'importance fondamentale de mettre le doigt sur la détente du corps, du cœur et de l'esprit.

La réponse au stress. Aux angoisses. À la peur

Comme il faut être tendre avec soi-même pour se détendre.

Lors de votre prochaine bouffée de tendresse pour vous-même, appuyez sur la détente !

Parler

De moi à toi. Ou à quelqu'un d'autre. Mais parler. Pour être entendue de moi-même et des autres.

L'expression de mon être veut faire du bruit. D'abord le son de ma voix.

J'aime parler fort. Clamer. Proclamer. Déclamer. J'ai une assez jolie voix. J'aime comme elle s'enfle de souffle et qu'elle fait résonner le sens. C'est un bon instrument. Et comme avec tous les instruments, il faut pratiquer.

De la peur

Cette bête sournoise... qui s'infiltré dans la moindre brèche pour y déposer son venin. Longtemps j'ai nié la connaître. Inconscience ou prétention.

Elle est là. Parfois elle me nargue. Je l'ignore. Elle fait quand même son chemin. Je la chasse.

Elle revient.

J'essaie une nouvelle tactique. Je sais qu'elle est là, je ne la fuis pas, mais je deviens sourde à ses murmures.

Féminité

Eau. Source. Torrent.

La féminité est liquide.

Tantôt sang épais; tantôt vin pétillant. Je m'y baigne et m'y noie. J'y replonge sans cesse, pour ne pas me dessécher.

La scène

Je tremble d'excitation rien que d'en parler. Elle m'a procuré mes plus grandes émotions. Elle m'a permis de côtoyer, si près, des êtres qui m'habitent sans que je les connaisse. Elle a élargi mon cœur et mon corps, les façonnant tout en délicatesse, tel un souffleur de verre. Elle a révélé l'ardeur en moi. Quel privilège que de jouer la nuance et l'intensité. Je suis comédienne. Ça fait partie de moi.

Michelle Boily

PLÉNITUDE

Chaque fois que je fais le vide, je me remplis. Mon silence attend la musique des mots à naître. J'aspire à être dans l'univers une note dans un chant choral médiéval. Une note parmi tant d'autres. Qui trouve sa résonance dans l'harmonie.

Tous ensemble, mes bruits se fondent, tels des couleurs d'aquarelle, en un blanc silence. Alors, mon silence devient joie et l'écho m'habite une vie entière.

Michelle Boily

